

LA TRAGÉDIE SOCIALE...

L'assassinat, précédé d'une épouvantable torture — du soldat Cheymol, est fait pour emplir d'indignation et inspirer les réflexions les plus douloureuses.

Les gens à courte vue, ceux qui s'arrêtent à la simple constatation d'un fait, sans remonter à ses origines, ne verront dans ce sinistre incident qu'une acte d'excessive férocité de la part du sous-officier Perrin.

D'autres y découvriront bien un nouveau crime à ajouter à l'interminable liste de ceux que comporte l'existence des armées; mais, dans la recherche des responsabilités, ils s'arrêteront à une défectueuse organisation, ou bien à une réglementation outrée dans le militarisme.

Il convient de rattacher ce lugubre épisode au drame social dont la représentation, chaque jour, se poursuit et qui, sous l'implacable logique de l'auteur met en scène les acteurs - bourreaux et les acteurs-victimes.

L'auteur, ici, s'appelle: *l'Autorité*.

L'œuvre est colossale. Les scènes y abondent par milliers; les personnages par centaines de millions; l'action embrasse des siècles; les péripéties, d'une poignante émotion, se déroulent, étonnamment nouvelles malgré leurs points de ressemblance.

Sur l'incommensurable scène, confusément s'agitent les mains tendues de désespoir, les traits angoissés, les chairs pantelantes.

Le ruissellement de l'or et le chatoiement des étoffes y croisent les haillons et le bleuissement de la peau mordue par le froid.

L'air retentit des cris d'allégresse et des rugissements de douleurs.

Pêle-mêle, le spectacle de l'astuce et de la naïveté, de la résignation et de la révolte, de la prière et de l'imprécation, du triomphe et de la défaite.

Chefs, prêtres, législateurs et riches forment le groupe des vainqueurs.

Esclaves, croyants, sujets, soldats, prolétaires sont l'innombrable troupeau des vaincus.

Nul peintre ne saurait, avec la richesse de coloris nécessaire et le suffisant souci du réel, jeter sur la toile le vécu de ce tableau terrifiant.

Nul poète ne pourrait faire rendre à son lyre la plainte d'insondable tristesse qui se dégage de toutes ces gorges humaines [*mot manquant - peut-être «râlant» ?*] d'affliction.

Nul mathématicien ne serait capable d'opérer le dénombrement des tortures infligées, des gouttes de sang répandues, des larmes versées, des vies tragiquement éteintes.

C'est la massue toujours prête à s'abattre, c'est la hache sans cesse levée; c'est le Golgotha érigé sur chaque colline; c'est le Bûcher constamment allumé; c'est l'ininterrompu crépitement de la mitraille; c'est la guillotine montée sur toutes les places publiques, à tous les coins de rues.

Depuis des milliers d'années, le spectacle dure. La primitive sauvagerie a fait place à des supplices raffinés; au cynisme bruyant des tourments antiques s'est substituée la silencieuse hypocrisie de la torture contemporaine. La mort - fatiguée peut-être - a perdu de sa célérité et, en place de fuir précipitamment, la vie s'écoule dans une agonie mesurée.

La cruauté du régime et du résultat demeure; seuls diffèrent les procédés.

Tous ceux qui applaudissent à l'œuvre sanglante de l'Autorité se rendent complices des atrocités commises. Elle n'est pas moindre la responsabilité de ceux qui assistent, impassibles, à la succession de telles monstruosité. Inconscience chez les uns, lâcheté chez les autres, le plus souvent même, celle-ci et celle-là, chez tous.

Pense-t-on que l'immonde sous-off eut songé à commettre et, en tous cas, eut été à même de perpétrer son exécrable forfait s'il n'eût été certain que les camarades de l'infortuné Cheymol ne broncheraient pas?

C'est faute de la part des esclaves - de ne pas se soulever, que les maîtres, confiants dans l'impunité, ne connaissent pas de limites dans l'exercice de leur tyrannie. L'apathique indifférence des agneaux engendre la cruelle sérénité des loups.

La tâche des adversaires irréductibles de l'Autorité est double. Elle consiste à lutter contre les ravages de l'inconscience et à réagir contre la lâcheté.

Les libertaires sont heureux d'ouvrir des voies qui sont inconnues à ceux qui pêchent par ignorance. Démontrer, par exemple, que le soldat Cheymol a été tué par cette forme brutale de l'Autorité: le *militarisme*, géniteur de la discipline abrutissante, de l'obéissance passive, du mépris de la vie humaine, de l'insolente puissance des gradés, de la faiblesse rampante des subalternes. Démontrer qu'il y aura des Cheymol aussi longtemps que des Perrin, que celui-ci incarne l'Autorité exercée et celui-là l'Autorité subie; faire cette démonstration, est chose facile, c'est remplir la première moitié de la tâche: éclairer.

Mais il nous faut, en outre, secouer les torpeurs, faire honte aux lâchetés, dissiper les sommeils, tendre les ressorts énergiques de la dignité. Instruire d'abord, ensuite viriliser.

Or, il ne nous est possible de donner courage à ceux qui en sont pauvres, qu'à la condition d'en être riches nous-mêmes. Par la nature même des choses il nous serait interdit de communiquer à autrui une flamme qui ne brillerait pas en nous.

L'expansion n'est que l'extériorisation d'une force. Pour que notre vie s'épande, pour qu'elle crée la fécondité, il est besoin que notre mouvement personnel s'affirme sincère, énergique.

En face des tragédies autoritaires qui partout se produisent à l'armée, dans les prisons, les bagne, aux usines, il est urgent que chaque libertaire, que tous, et nous sommes nombreux, redoublions d'initiative et d'activité pour la propagande de notre idéal, le bonheur de tous.

Sébastien FAURE.
